**Les Saints Patrons des chasseurs au vol**

**La France est un pays chrétien**

La France est née avec le baptême de Clovis, le 25 décembre 496, où elle devint *l'illustre nation des Francs qui a Dieu pour fondateur, puissante par les armes, constante dans la paix, profonde dans sa réflexion, corporellement noble, d'une pureté sans tache, d'une prestance sans pareille, intrépide, rapide, intraitable, récemment convertie à la foi catholique, indemne d'hérésie au temps où elle vivait à la manière des Barbares, sous l'inspiration de Dieu,* [qui] *a cherché la clé de la Sagesse, en désirant la justice et en restant fidèle à la piété*[[1]](#footnote-1)*.* Depuis cette date, elle est la fille aînée de l’Église, et rien de ce qui est important ne s’est construit en elle sans la protection de Dieu.

Les catholiques, dans leur manière de s’adresser et de recourir au Créateur, ont toujours éprouvé le besoin d’invoquer des intercesseurs. Les corporations et, plus généralement, tous les groupes sociaux se sont ainsi choisis un saint protecteur. Saint-Hubert est logiquement devenu le patron de tous les chasseurs[[2]](#footnote-2) même si les chasseurs au vol français et belges ont développé une dévotion spécifique pour deux autres saints, Saint-Gengoult et Saint-Bavon. Nous nous proposons de retracer leurs biographies telles que la tradition nous les a transmises, mélanges d’histoire et de légende. S’agissant d’Hubert, il existe une véritable inflation d’écrits. Pour Bavon et Gengoult, la bibliographie étant beaucoup plus discrète, leur histoire respective sera rapportée de manière laconique et moins documentée.

Le lecteur avide d’histoire de chasse restera sur sa faim à la lecture des biographies de ces deux derniers personnages qui, semble-t-il, ne doivent d’être vénérés des chasseurs au vol que parce qu’ils sont fréquemment représentés dans l’iconographie accompagnés d’un faucon. Christian Antoine de Chamerlat avait d’ailleurs remis en cause la légitimité de Saint-Bavon comme patron des chasseurs au vol dans un article bien documenté qui nous a servi de référence[[3]](#footnote-3). Une billebaude théreuticographique nous amena à découvrir un merveilleux personnage, Saint-Baldéric, authentique fauconnier selon la légende, dont l’histoire édifiante mérite d’être mise en lumière pour susciter la dévotion des chasseurs au vol français.

**Saint-Hubert**

La transmission orale fait naître Hubert vers 655, fils de Bertrand duc d’Aquitaine et, comme tel de race royale[[4]](#footnote-4). La légende le dit même descendant de Clovis. Sa mère serait la pieuse et noble princesse Egberne[[5]](#footnote-5) mais ce serait sa tante, saint Ode, qui l’aurait élevé très chrétiennement[[6]](#footnote-6). Il suivit très tôt son père à la chasse qui l’envoya, dès qu’il eut 18 ans, parfaire son éducation en Neustrie, à la cour de Thierry III, fils de Clovis II, où sa passion pour la chasse le fit vite remarquer. Mais la barbarie, la brutalité et la jalousie du ministre Ebroïn[[7]](#footnote-7) le contraignirent à s’enfuir en 674 pour se réfugier au royaume d’Austrasie gouverné par Pépin de Herstal, dit le Gros, qui serait peut-être son beau-frère[[8]](#footnote-8), et qui le nomma grand veneur. Il partagea alors son temps entre les châteaux de Landen, Jupille-sur-Meuse et Amberloux où il se trouvait vers 687[[9]](#footnote-9). C’est à la cour de Jupille-sur-Meuse qu’il épousa la jeune et belle princesse Floribane, fille de Dagobert, comte de Louvain[[10]](#footnote-10), qui lui donna un fils nommé Floribert[[11]](#footnote-11). C’est également à la cour de Pépin qu’il rencontra Lambert, alors évêque de Tongres. Le comte Hubert d’Aquitaine avait avec Pépin de Herstal le même goût effréné pour la chasse. A cette époque, les chasses *ne consistaient nullement en scènes de chasses à force, comme on l’imagine généralement et à tort aujourd’hui mais simplement en battues populaires comme il s’en faisait partout dans ces temps*[[12]](#footnote-12), bien éloignées du laisser-courre rapporté par la légende. Hubert y passait tout son temps quand il ne guerroyait pas aux côtés de Pépin de Herstal contre des voisins par trop envahissants.

Voici la légende de Saint-Hubert telle que nous la rapporte Charles Diguet :

C’était en l’an 683, le Vendredi-Saint, Hubert se trouvait en chasse comme eût pu le faire un païen, dans la forêt des Ardennes. Ses chiens lancèrent un énorme dix-cors. Après s’être fait chasser quelque temps, l’animal se met tout à coup à marcher d’assurance, et, au moment où les chiens arrivent pour l’hallali, il fait volte face.

A ce moment, Hubert aperçoit entre les bois du cerf une croix lumineuse, les chiens se couchent à terre ni plus ni moins que de simples pointers bien élevés ; le cheval qu’il monte se cabre sans vouloir passer outre. En même temps, Hubert entend une voix qui lui crie :

« Hubert ! Hubert ! Jusques à quand poursuivrez-vous les bêtes dans les forêts ? Jusques à quand cette vaine passion fera-t-elle oublier le salut de votre âme ? Ignorez-vous que vous êtes sur la terre pour connaître et aimer votre créateur et ainsi le posséder dans le ciel ?... Si vous ne vous convertissez, vous serez sans remise précipité dans les enfers ! »

En présence d’une pareille merveille, le chasseur prédestiné, touché par la grâce, saute à bas de son cheval, se prosterne et s’écrie : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » La voix qu’il venait d’entendre, lui répond : « Va vers saint Lambert, et il te fera connaître mes volontés. »

Immédiatement le cerf disparut.

Hubert avait couru son dernier cerf ?

Si dans la suite il continua à chasser, ce fut pour détruire les bêtes féroces et pour poursuivre les sangliers et peut-être aussi quelques lièvres. Il suivit les conseils de la voix et alla trouver Saint-Lambert qui le retint plusieurs jours. Sur l’heure, Hubert assura le prélat qu’il désirait abandonner immédiatement le monde ; mais l’évêque lui rappela qu’il avait une femme. En chassant, Hubert avait presque oublié qu’il était marié ! Donc les liens consacrés par la religion peut-être bien aussi le feu sacré d’un joyeux bien-aller à travers bois, le retinrent encore quelques années dans le monde.

Floribande [sic], sa femme, mourut en l’an 685 en donnant le jour à un enfant qu’on appela Floribert. Devenu héritier du duché d’Aquitaine, par la mort de son père, il cède ses droits à son frère Eudon, lui confie son fils, quitte définitivement le monde et va fixer sa retraite à peu de distance du monastère d’Andage, dans la forêt des Ardennes, le théâtre de ses plus chers divertissements d’autrefois.

On dit qu’en sa retraite l’illustre pénitent eut parfois de violentes tentations de retourner à ses joies, c’est-à-dire à la chasse. Il livra des combats incessants pour lutter contre cette passion qui avait été la moitié de sa vie, et résista fermement.[[13]](#footnote-13)

Pour certains auteurs, Hubert, après avoir pourvu à l’éducation de son fils, serait donc devenu ermite en forêt des Ardennes, pour d’autres, il se serait retiré à l’abbaye de Stavelot, près de Liège, sous la discipline de saint Remacle[[14]](#footnote-14). Mais, c’est en fait sous l’influence de l’évêque Lambert qu’Hubert abandonna chasses et guerres pour se consacrer à la piété. En 689, il entra dans un monastère, probablement celui d’Andage[[15]](#footnote-15)où, au bout de quelques années, un ange lui apparut et lui commanda de se rendre à Rome. L’histoire ne précise pas la durée de ce pèlerinage, qu’il fit à pied, mais on sait qu’Hubert fut sacré évêque à Rome en 709 par le pape Serge[[16]](#footnote-16).

Enfin, après bien des jours de peine, les murs de la Ville sainte se profilèrent devant les yeux du voyageur exténué.

Hubert va tout d’abord se prosterner au tombeau des apôtres ; plusieurs extases le récompensent des fatigues du voyage. Mais Dieu, pour prix de son zèle, lui réserve un nouveau miracle plus éclatant.

Un jour il prie avec recueillement sur le tombeau de saint Pierre. Soudain, quelqu’un le touche à l’épaule, et Hubert, levant les yeux, voit devant lui le pape Sergius.

― Quel est ton nom ? demande celui-ci.

― On m’appelle Hubert, répond le pèlerin, et je viens de l’Ardenne.

― Sache, mon fils, reprend le pontife, qu’un ange est venu cette nuit m’annoncer la mort de l’évêque Lambert. Un de ses disciples, a-t-il ajouté, viendra aujourd’hui même se prosterner ici, et c’est lui qui devra succéder au nouveau martyr.

Le chagrin et la stupeur se peignent sur le visage du voyageur qui réplique enfin avec humilité :

― Très Saint Père, je n’en suis pas digne.[[17]](#footnote-17)

On dit qu’au cours de cet entretien eurent lieu deux miracles :

Un ange apporta du ciel une très belle étole, disant au saint évêque : Hubert la Vierge vous envoie cette Étole, elle vous sera un signe que votre prière a été exaucée, et un signe perpétuel qu’elle ne défaudra jamais ; vous aurez une parfaite science de tout ce qui regarde la fonction de votre Ministère. Cela dit l’ange disparut. Le Prince des apôtres, saint Pierre, voulut donner aussi une marque singulière de la part des autres citoyens célestes que tous les Bienheureux se réjouissaient de l’élévation du nouvel évêque, comme d’une brillante lumière sur le chandelier, lui apportant une clef d’or pendant qu’il célébrait la messe de son sacre, l’assurant que Dieu le favoriserait d’un pouvoir spécial contre les esprits malins et les effets de leur haine irréconciliable contre les hommes et les autres créatures.(…)

Voilà les trois miracles qui forment le fond de la légende de saint Hubert : l’apparition du cerf au crucifix, l’étole apportée par un ange de la part de la Vierge, la clef d’or donnée par saint Pierre lui-même.[[18]](#footnote-18)

Quand Hubert rejoignit son diocèse, il fit transporter le corps de saint Lambert de Maestricht à Liège, et transféra son siège épiscopal dans cette ville en 718. Il parcourut sans relâche les Ardennes où il lutta contre les cultes païens et christianisa plusieurs temples dédiés à Odin. Il mourut le 20 mai 727, à Tervueren, d’une fièvre violente au décours d’un accident de pêche sur les bords de la Meuse, et fut inhumé dans l’église Saint-Pierre de Liège[[19]](#footnote-19).

Son corps fut exhumé en 734 et le 3 novembre 743, l’évêque Floribert, son fils et successeur, procéda à sa canonisation comme son père l’avait fait pour son prédécesseur, l’évêque Lambert. La cérémonie se passa devant le roi Carloman entouré de toute sa cour et c’est en souvenir de cette solennité que la fête de Saint-Hubert fut fixée au 3 novembre.

Le 21 septembre 825, l’évêque de Liège, Walcand, fit transporter le corps de Saint-Hubert au monastère d’Andage (ou Andain), qui prit le nom de Saint-Hubert d’Ardenne, devant l’empereur Louis le Pieux. Les moines d’Andain ne gardèrent pas que sa dépouille : ils prirent grand soin de ses chiens dont ils conservèrent précieusement la race au sein de leur monastère[[20]](#footnote-20).

A partir de cette date se développèrent les processions à Saint-Hubert mais ce n’est qu’à partir du XVIème siècle que diverses confréries de Saint-Hubert prirent une expansion extraordinaire[[21]](#footnote-21). En 1568, l’abbaye brûla entièrement dans un incendie et avec elle les reliques du saint et les plus anciennes sources manuscrites le concernant. C’est alors que le mythe de Saint-Hubert, apôtre de la giboyeuse Ardennes, saint thaumaturge guérisseur de la rage, supplanta le culte de saint Eustache répandu en France depuis le XIIème siècle et dont l’histoire, racontée par Jacques de Voragine au XIIIème siècle dans La Légende Dorée, concernait primitivement Placide, général romain et futur saint Eustache, vénéré comme patron des chasseurs avant d’être détrôné par Saint-Hubert. Cet auteur rapporte que le cerf n’était autre que le Christ lui-même qui, pour convaincre Placide de sa divinité, lui répondit : « Placide, je suis le Christ, qui ai créé le ciel et la terre, qui ai séparé la lumière des ténèbres, qui ai constitué les années et les jours, qui ai formé l’homme du limon de la terre, qui me suis incarné pour le salut du genre humain, qui ai été crucifié, enseveli, et qui suis ressuscité le troisième jour ! »[[22]](#footnote-22) Patricia de Fougerolles explique la substitution d’Hubert à Eustache par la confusion résultant de leur fête, l’une et l’autre fixées le 3 novembre[[23]](#footnote-23). Pour Louis Charbonneau-Lassay, le cerf ne serait devenu crucifère dans l’iconographie qu’à partir du XVème siècle, quand les artistes voulurent illustrer simultanément les deux légendes en plaçant entre les bois du cerf l’image du Crucifié divin[[24]](#footnote-24). Mais Jacques de Voragine décrit bien « une grande croix briller entre les cornes du cerf ».

On doit de nombreuses guérisons miraculeuses à Saint-Hubert, invoqué pour protéger de la rage les chasseurs et leurs chiens[[25]](#footnote-25). L’abbaye bénédictine de Saint-Hubert-en-Ardennes, qui envoya chaque année des chiens au Roi de France jusqu’à la Révolution, fût longtemps un lieu de pèlerinage pour ceux qui étaient affligés de la rage[[26]](#footnote-26).

Il est intéressant de noter que Saint-Hubert aurait continué ses activités cynégétiques et halieutiques jusqu’à sa mort. Pour les différents auteurs, ce ne serait pas le plaisir de la chasse qui serait condamnable aux yeux de Dieu mais les faits d’avoir chassé un vendredi saint[[27]](#footnote-27) et de s’être consacré à sa passion aux dépens du temps consacré à Dieu.

Dans l’iconographie, Saint-Hubert est *le plus souvent figuré en chasseur agenouillé, ses attributs sont des chiens, un cheval, un cor ou une trompe, parfois même un faucon. Son attribut principal est bien entendu le cerf crucifère*[[28]](#footnote-28).

**Saint-Bavon**

Saint-Bavon a bénéficié de l’essor du culte des saints à l’époque carolingienne, favorisé par Charlemagne et ses successeurs qui suscitèrent une intense activité hagiographique et liturgique au sein des monastères destinée à propager le culte des saints mérovingiens « qui avaient fait leurs preuves »[[29]](#footnote-29). C’est à la demande d’Éginhard, abbé des deux monastères de l’abbaye Saint-Pierre de Gand de 819 à 840, biographe de Charlemagne, qu’un membre de la communauté de Saint-Bavon rédigea la *Vita prima Bavonis*, première biographie connue de Saint-Bavon[[30]](#footnote-30). Voici ce qu’en écrit E. de Moreau, S.J. :

L’œuvre est longue, peu attrayante et ne contient sur Bavon qu’un petit nombre de détails précis. Encore a-t-on de la peine à se prononcer sur leur caractère historique.

Allowinus[[31]](#footnote-31), nommé vulgairement Bavon, serait né d’une race noble en Hesbaye. Il épousa la fille d’un comte, Adilia[[32]](#footnote-32), et en eut une fille, Agglethrudis[[33]](#footnote-33).

De mœurs dissolues pendant sa jeunesse, il se rangea dans la suite. Mais sa femme ne profita guère de ce changement. Elle fut bientôt rappelée à Dieu.

Décidé à ne pas se remarier, Bavon alla trouver Saint Amand et lui confessa ses fautes. L’apôtre de la Belgique lui tint alors un beau discours en rapport avec les circonstances. Bavon, touché, se décida à renoncer à ses biens. Plus tard, il revint encore auprès de son père spirituel. Celui-ci résidait alors « au castrum qui a pour nom Gand ». Il y avait élevé une basilique en l’honneur de Saint-Pierre et y avait joint un monastère « pour des clercs », lisez « pour des moines ». C’est dans cette fondation nouvelle que le converti reçu la tonsure des mains du « vénérable pontife ».

Bavon suivit d’abord le missionnaire dans ses voyages apostoliques. Mais il s’attardait de préférence dans les monastères afin de s’y édifier et de s’y instruire des coutumes de la vie religieuse. Rentré à Gand, Allowinus demanda à l’abbé Florbert, que Saint-Amand « avait constitué comme chef du troupeau des moines », une cellule pour y prier. L’abbé, après avoir pris l’avis de la communauté, conformément à la Règle de Saint-Benoît, accéda au désir du pénitent. Les frères du monastère lui construisirent, près du chevet de l’église, un abri dans lequel il put mener la vie de reclus. Il s’y livra à de très grandes austérités. L’une des principales consistait à se charger d’une pierre énorme pour assister à l’office. Les démons ne purent supporter un tel exercice. Ils lui rendirent sa cellule inhabitable et firent passer devant son esprit d’horribles imaginations.

Bavon ne resta pas tout à fait trois années dans sa réclusion. Sentant sa fin approcher, il fit chercher au monastère de Turnhout un « bon prêtre » nommé Domlinus qui, malgré la longueur et la difficulté du voyage dans un pays couvert de forêts, put encore arriver à temps[[34]](#footnote-34). Bavon lui recommanda ses funérailles et s’endormit dans le Seigneur, un premier octobre. S’il est permis d’ajouter foi au témoignage de ce biographe du IXème siècle, affirmant que Sainte-Gertrude[[35]](#footnote-35) était encore en vie lors du décès de Bavon, celui-ci serait mort avant 659. Son corps fut enterré dans le castrum de Gand, dans l’abbaye d’abord consacrée à Saint-Pierre et qui ensuite prit son nom.[[36]](#footnote-36)

En fait, avant sa vie de reclus, Saint-Bavon se serait retiré d’abord dans un bois appelé Beila à un mile de Turnhout avant de s’isoler davantage dans une forêt profonde, aux alentours de Mendonk, village situé à douze kilomètres au nord-est de Gand, pour y mener une vie érémitique. Il choisit pour demeure le creux d’un vieil orme, une pierre lui servant de coussin et d’oreiller. Les *Miracula Bavonis*, textes composés dans la deuxième moitié du Xèmesiècle, affirment en effet que Bavon demeura un certain temps à Mendonk où quelques miracles eurent lieu après sa mort. Ces mêmes textes remettent en cause la crédibilité du lieu des funérailles et de la sépulture initiale du saint mérovingien que l’auteur de la *Vita prima Bavonis* aurait localisé à l’abbaye éponyme pour satisfaire à la tradition carolingienne d’intégrer les reclus dans le monde monastique. La *Vita* reste extrêmement floue sur les dernières années de vie du saint ainsi que sur les circonstances et le lieu de sa réclusion. Georges Declercq affirme donc que la cellule de Bavon, à supposer qu’elle existât, ne pouvait se situer qu’à l’extérieur de l’enceinte du monastère, possiblement adossée au chevet d’une église comme le suggère la *Vita*, qui ne pouvait être que celle de Mendonk.

Notons qu’à l’époque mérovingienne, la réclusion monastique était encore rare en Occident, les anachorètes se tournant plutôt vers l’érémitisme. Les réclusions, favorisées par la législation carolingienne comme « une manière de concilier le désir de solitude avec la *stabilitas loci* bénédictine »[[37]](#footnote-37), ne se multiplièrent que plus tardivement, aux XIème et XIIème siècles. Il n’est donc pas exclu que Saint-Bavon soit resté dans son ermitage sylvestre jusqu’à sa mort.

La légende dit pourtant que les nombreuses visites venues troubler sa solitude et ses oraisons l’auraient décidé à quitter la forêt pour revenir vers le couvent gantois où il aurait demandé à vivre reclus. Les membres de la communauté monastique lui auraient alors construit une recluserie. Durant les travaux, l’un des serviteurs de l’abbé, un charretier nommé Attinus, victime d’un accident, aurait trouvé la mort. Bavon réussit à ressusciter miraculeusement son corps ramené par bateau à l’abbaye[[38]](#footnote-38).

La version du Prof. Dr A. E. H. Swaen est que Bavon se serait laissé enfermer dans une grotte exiguë le 5 novembre 629, dans laquelle il ne pouvait se tenir debout et où, se nourrissant à peine, il finit par mourir, assisté du curé de Turnhout qu’il avait fait mander[[39]](#footnote-39).

Notons que la date communément admise au 1er octobre 659 pour la mort de Saint-Bavon est en contradiction avec le biographe qui affirme que Sainte-Gertrude vivait encore au jour du décès de Bavon (cf. note 33). Il semble raisonnable d’admettre que Saint-Bavon soit mort vers 654 comme l’atteste l’*Acta sanctorum octobris*, tome 1, p. 53 de la Société des Bollandistes.

Dans tous les cas, la date retenue par le Prof. Dr A. E. H. Swaen pour le début de la réclusion de Saint-Bavon l’aurait fait survivre plus d’un quart de siècle dans des conditions ascétiques inimaginables. Elle n’est donc pas à retenir, d’autant que la *Vita prima Bavonis* précise que Bavon mourut trois ans après avoir rencontré Amand pour la première fois[[40]](#footnote-40).

A aucun moment de la biographie de Saint-Bavon il n’est fait allusion à la chasse au vol ni aux oiseaux de volerie et il parait très étrange que les fauconniers belges et français se soient mis sous sa protection. Une légende, véhiculée à la fin du XIXème siècle, par M. Harting, dans son ouvrage, Essays of sport and natural history, édité en 1883, explique qu’Allowinus, dit Bavon, originaire de Hall dans l’actuelle Belgique, vivait au VIIème siècle. De noble extraction, il occupait ses jours à la chasse dans une vie de désordres et de mœurs dissolues. Il fut accusé d’avoir dérobé un faucon blanc et, pour cela, condamné à mort. Au moment de son exécution, apparut tout à coup dans le ciel le faucon perdu, prouvant son innocence. Il se convertit puis devint disciple de Saint-Amand.

Cette histoire isolée est un argument bien ténu pour faire de Saint-Bavon le patron des fauconniers. Pour Robin S. Oggins, il faut chercher les raisons de ce choix dans l’iconographie qui le représente souvent un faucon sur le poing, non pas parce qu’il fut fauconnier mais simplement pour témoigner de son ascendance noble[[41]](#footnote-41). Son analyse rejoint celle de Christian Antoine de Chamerlat qui n’a jamais pu trouver la moindre attestation dans ses recherches bibliographiques affirmant que Saint-Bavon ait été considéré comme patron des fauconniers[[42]](#footnote-42).

Les premiers témoignages du culte de Saint-Bavon remontent au règne de Charlemagne (768-814). Son nom apparaît dans le psautier dit de Charlemagne provenant de l’abbaye de Saint-Riquier vers 800. Peu avant 840, la fête de Bavon au premier octobre est mentionnée pour la première fois dans un calendrier qu’on localise à Reims mais qui, pour Georges Declercq, provient plus vraisemblablement de Saint-Amand. Les mentions de Saint-Bavon dans les calendriers et les litanies deviennent alors plus nombreuses, l’extension de son culte dans l’empire carolingien entre la Seine et le Rhin devant surtout au fait qu’il ait été disciple de Saint-Amand, l’histoire ne lui rapportant pas d’actions bien remarquables.[[43]](#footnote-43) La cathédrale Saint-Jean de Gand ne fut placée sous la protection de Saint-Bavon et ne prit son nom qu’en 1559.

L’iconographie n’est pas très riche. Il y eut autrefois une statue du saint, un faucon sur le poing gauche, dont il ne reste que le buste très détérioré, conservé depuis 1900 dans le réfectoire de l’abbaye Saint-Bavon. Cette sculpture, œuvre d’un artiste gantois du XVème siècle, Guillaume Hugues, aurait été placée en 1637 au milieu du tympan du grand portail d’entrée de la cathédrale de Gand où elle resta jusqu’à sa dépose en 1886.

Les deux œuvres majeures portraiturant Saint-Bavon, emblématiques de l’actuelle cathédrale de Gand, ne le représentent pas avec un faucon sur le poing. Une explication évidente est qu’à l’époque de leur exécution, leurs créateurs étaient affranchis de la symbolique nobiliaire médiévale.

La première est un tableau, « *La vocation de Saint-Bavon* », exposé dans la quinzième chapelle du déambulatoire, que Pierre-Paul Rubens acheva en 1624. Dans le haut de la composition, on voit Bavon, encore comte Allowin de La Hesbaye, renoncer à sa vie dissipée et se présentant au monastère que Saint-Amand, l’apôtre de la Flandre, venait de fonder à Gand. Au seuil du couvent, il est accueilli par l’abbé Florbert, assisté de l’évêque Saint-Amand. Deux pages retirent au comte son épée et son manteau. En Saint-Bavon, il faut reconnaître Rubens lui-même, alors âgé de 47 ans. Dans le bas du tableau, trois femmes déplorent son départ et un intendant distribue ses biens en aumônes.[[44]](#footnote-44)

La seconde est une sculpture, « L’apothéose de Saint-Bavon », qui fait partie de l’ensemble du maître-autel érigé dans le chœur de 1705 à 1719 par l’anversois Hendrik Frans Verbruggen. Cette construction gigantesque, d’une hauteur de dix-huit mètres, abrite le tabernacle. La statue représente le saint en guerrier antique, debout sur une nuée que soutiennent des anges et au sein de laquelle des putti jouent à cache-cache. Il lève les yeux en extase vers le ciel, les bras étendus dans un geste d’adoration et semble prononcer les dernières paroles qui lui sont attribuées : « J’ai combattu pour le crucifié, je contemple maintenant la gloire de la croix ». Ces paroles sont transcrites en latin, « *Crucifixo militavi, crucis gloriam agnosco* », sur un phylactère tenu par des anges au sommet du dais porté par quatre colonnes monumentales qui surmonte la sculpture.[[45]](#footnote-45)

Saint-Bavon est également le dédicataire de l’église de Haarlem aux Pays-Bas qui abrite plusieurs attestations iconographiques du saint portant un oiseau sur le poing. L’œuvre la plus importante de cette église est une curieuse toile peinte par Reger van Blommendael en 1673, « Saint-Bavon délivrant Haarlem ». On y voit Saint-Bavon, debout sur la nuée dominant les armées aux portes de la ville, brandissant une épée de la main droite et portant un faucon sur le poing gauche.

Les reliques du saint sont détenues en partie à Gand et à Haarlem par l’une et l’autre église.

**Saint Gengoult**

Saint-Gengoult[[46]](#footnote-46) est connu par une Passion en prose de la fin du IXème siècle ou du début du Xème siècle, rédigée par un clerc de Varennes-sur-Amance, à l’est de Langres, dans la Haute-Marne. Son nom est attesté chez un hagiographe du XIème siècle, Dom Sigebert de Gemblours.

Gengoult naquit au début du VIIIème siècle en Bourgogne, sans qu’il soit possible d’en localiser le lieu[[47]](#footnote-47), au sein d’une famille noble, riche et très cultivée, qui lui dispensa une éducation catholique. Dès l’enfance il manifesta une grande ferveur religieuse. Il devint rapidement un chevalier fort et imposant, extrêmement brillant et d’une grande éloquence. Comme pour tous les jeunes barons élevés dans des campagnes boisées et giboyeuses, la chasse rythmait sa vie. Encore adolescent, il fut marié à Ganéa, de haute naissance comme lui mais de petite vertu, dont l’inconduite allait lui être fatale.

Comte de Bourgogne valeureux, il combattit avec courage au service de Pépin le Bref, dont il était le féal, en même temps que Garin le Lorrain, duc et gouverneur de la cité de Metz depuis Charles Martel.

Alors gouverneur du Bassigny, il fut assassiné le 11 mai 760 par un clerc qui était l’amant de sa femme. Son corps est inhumé en son fief de Varennes-sur-Amance. Il est fêté le 11 mai (martyrologue romain).

La légende est la suivante :

Au terme d’une expédition militaire menée à bien, au service du roi, alors qu’il tentait de regagner sa patrie, il advint qu’il faisait route à travers le pays que les Francs appellent la Champagne, parce que la terre s’y déplore sur de longs espaces, où l’on ne voit que rarement une couverture de feuillages, ou l’ombre épaisse de forêts.

Or un jour, alors qu’il s’écartait de sa route et qu’il s’engageait sur un chemin de traverse, avec les siens pour prendre un petit déjeuner et apaiser la faim des chevaux en les laissant paître, il arriva près d’une source où coulaient des eaux pures et transparentes ; ils trouvèrent cet endroit opportun à souhait pour refaire leurs forces et tout autant, celle de leurs montures, car il y avait aussi un gazon encore bien tendre.

Quand ils se furent assis tous ensemble pour se restaurer, survint un petit bonhomme propriétaire du domaine modeste où se déroulait la scène ; le saint homme, sous l’effet de la charité qui habitait tout son être, l’invita à partager leur collation. Ensuite au cours du repas, Gengoul adressant la parole à celui qu’il venait d’inviter, lui demande de lui vendre, au prix qu’il voudra bien lui fixer, la source au bord de laquelle il était assis ; l’autre à ces mots, commença à rire de lui sous cape, pensant qu’il avait parlé ainsi par sottise. Puis il commença à s’imaginer qu’il allait obtenir deux choses à la fois, garder la somme versée pour le prix convenu et – puisqu’il était impossible de transférer d’un endroit à un autre – rester en possession de ladite source. En effet dans sa cupidité, le propriétaire de la source ne se rendait pas compte de la puissance spirituelle de son acheteur qui fit verser une somme de cent pièces d’or au vendeur de la source.[[48]](#footnote-48)

Quand ils eurent mené à bien, pendant ce temps, ce qu’ils avaient à faire pour réparer leurs forces et qu’ils furent montés sur leurs chevaux, il s’appliqua à reprendre la route avec les siens et arriva aux bâtiments construits sur sa propriété de Varennes sur Amance [où se trouve encore aujourd’hui une église dédiée à ce saint].

Alors à son épouse qui à son insu, avait déjà criminellement souillé les liens du mariage qu’elle avait contracté avec lui, il rapporte tout ce qu’il avait fait et lui indiqua en plus la somme qu’il avait payée pour la source mentionnée plus haut ; alors la femme qui était d’un naturel lubrique, et qui s’efforçait toujours d’interpréter défavorablement ce qu’avait fait son mari, commença à se plaindre secrètement, en l’accusant de crouler sous la stupidité et de dilapider à pleines mains son avoir, ajoutant qu’il ne pouvait retirer aucun avantage de ce qu’il avait acheté si cher.

En ces jours là, faisant le tour pour inspection des territoires attenant à sa résidence, il planta dans le sol un bâton qu’il portait à la main, puis l’ayant laissé là, revint chez lui. Le lendemain matin, à son lever, il s’aperçut qu’il n’avait pas d’eau pour se laver les mains et le visage ; il ordonna à l’un de ses valets d’aller en toute hâte arracher le bâton qu’il avait fiché en terre et de rapporter au plus vite, pour ses ablutions, le liquide qui jaillirait à la suite de son geste.

Et bientôt, dès que le serviteur, se conformant aux ordres du maître, eut arraché du sol le morceau de bois, immédiatement des flots énormes jaillirent des entrailles de la terre, en montrant une couleur exactement semblable à celle qu’avait l’autre source, au lieu d’où elle avait été transportée par la toute puissance divine.

C’est ainsi que l’espoir vorace du vendeur cupide fut dépouillé de la source qu’il avait cru pouvoir garder en sa possession ; car plus jamais on ne vit d’eau couler à l’endroit où elle se trouvait primitivement.

L’épouse de Gengoul, séduite par un clerc, apostat perfide qui s’était dévoyé en quittant la voie de la justice et de la vie religieuse, se livra en cachette à son amant. Quand la nouvelle eut été largement propagée de bouche en bouche, Gengoul finit par en percevoir un écho, quand un rapport sur cette iniquité lui parvint, il commença alors à remuer dans son esprit incertain, des pensées contradictoires. Parfois lui prenait l’envie de ne pas la laisser vivre plus longtemps pour éviter, qu’en se vautrant à plaisir dans la fange de ce bourbier, elle ne ternit gravement l’honneur de la noblesse de Gengoul, par la hideur de son infamie, mais d’un autre côté s’il la condamnait à mourir, il tomberait sous l’inculpation d’homicide.

Un jour que ses fidèles étaient absorbés par l’accomplissement de leurs diverses tâches, il entreprit sans autre compagnie que celle de son épouse, de faire le tour d’un de ses domaines pour en visiter les confins ; quand on fut arrivé près d’une source d’eau vive, il eut à cœur d’apostropher cette femme, ce qu’il fit en ces termes : « Mon épouse, bien des rumeurs accablantes et horribles à rapporter se répandent sur ton compte à tous les coins de rues ; elles sont incompatibles avec ta naissance si elles sont vraies ».

L’autre alors, en femme qu’elle était, se mit à assurer, avec toutes sortes de serments, qu’elle était injustement diffamée par tout le monde et qu’elle n’avait jamais été infectée par la souillure dégradante qu’on prétendait.

Lui alors répliqua : « La Providence divine à qui n’échappe aucun secret, mettra en évidence par des signes irréfutables, la vérité que tu contestes ! Voici une source placée bien en vue et qu’un froid glacial ne rend pas particulièrement froide, ni une chaleur brûlante exagérément brûlante ! – Plonge donc la main dedans et retire sans hésiter le petit caillou que tu aperçois, placé au fond. Dieu qui a connaissance de ce qui est dissimulé, s’il en est bien comme tu le soutiens, ne permettra pas que tu aies à supporter la moindre calomnie ; mais si tes déclarations sont mensongères, Il ne tolèrera pas longtemps que ta vilenie reste cachée sans preuve manifeste ».

L’épouse, attribuant à l’inertie intellectuelle ces paroles, comme toutes les autres que proférait son mari, ne se le fit pas dire deux fois et enfonça sa main dans l’eau sans crainte ; mais dès qu’elle eut touché le petit caillou, puis ramené la main à l’air libre, on put voir aussitôt se rétracter toute la peau du dos de la main et du bras, sur toute la longueur que l’eau avait touchée, de telle sorte que l’on pouvait distinguer la chair à vif et la peau qui pendait au bout des doigts.

Tout son corps se raidit, paralysé par la stupeur ; se sentant confondue depuis que la Providence avait mis la réalité en évidence, elle conjecturait qu’il n’y avait pas d’autre issue pour elle que la mort suspendue sur sa tête, quand il lui déclara : « J’avais souhaité, si tu m’étais restée fidèle comme tu le devais, et si tu avais marché droit en suivant la loi de Dieu, affronter jusqu’au bout avec toi tous les périls du monde , en unissant ma force à la tienne, accueillir tout ce qui serait arrivé d’heureux, tout ce qui serait arrivé de fâcheux, bref nous amener tous les deux à vivre ensemble, en pratiquant la patience, à mourir ensemble dans la joie ; donc, parce que tu n’as pas eu peur de te couvrir de ces crimes, tu mériterais la mort, assurément, mais il est hors de question pour moi de te tuer de mes mains. Je suis d’avis qu’il faut te réserver pour le jugement de Dieu ».

Il poursuivit : « Si tu ne mets pas un terme à ces vilenies, tu brûleras dans les flammes de l’enfer avec le diable qui est à l’origine de ta perversité. Enfin, ce que je t’ai donné en douaire selon le droit qui régit le mariage, garde-le pour avoir de quoi vivre, car à compter d’aujourd’hui, tu ne me verras plus jamais ».

Achevant son discours, il réunit les siens, monta dans ses chariots et gagna un autre domaine situé aux abords d’Avallon.

Pendant ce temps, elle ne manqua pas de perpétrer avec ce clerc exécrable les abominables forfaits ; ils déployèrent des trésors d’imagination pour trouver comment le faire périr ; c’est ainsi que le clerc tenta d’atteindre les endroits où séjournait Gengoul.

Connaissant parfaitement ses résidences secrètes, il s’appliqua à atteindre furtivement le moment où la domesticité interrompait son service et l’heure où il pourrait le trouver étendu sur sa couche, et plongé dans le sommeil, pour lui donner la mort sans être vu et prendre la fuite en toute liberté. Le moment venu, il entra dans la chambre de Gengoul et se saisit du glaive qui se trouvait près du chevet.

Après une courte dispute il laissa Gengoul blessé à mort et courut à toutes jambes pour enfourcher sa monture et prit la fuite au galop ; le clerc couvrit à vive allure la distance qui le séparait de la femme honnie de Dieu ; après qu’ils se furent congratulés, il gagna le coin des latrines pour soulager son ventre, et dès qu’il eut gagné ce réduit pour payer son tribut à la nature, aussitôt il se vida de ses entrailles et c’est ainsi que le misérable s’abîma dans l’égout infernal, sans qu’il lui soit accordé le temps de se repentir.

Quant à la femme, alors que sa servante lui indiquait qu’on s’apprêtait à ensevelir le corps de son époux suivi d’un grand nombre d’admirateurs, elle ne put s’empêcher d’affirmer : « Gengoul fait des miracles comme en fait mon derrière ».

Aussitôt que cette parole sacrilège fut sortie de sa bouche, un bruit répugnant monta de la partie cachée de sa personne, et par la suite, tout le temps que dura sa vie, elle eut à subir cette honte, qu’à chaque mot prononcé, autant ou presque de ces bruits honteux s’échappèrent de cette partie de sa personne.[[49]](#footnote-49)

La truculence de ce récit gagne encore en pittoresque à l’idée que Gengoult aurait reçu le coup mortel de son rival au membre viril[[50]](#footnote-50).

En Lorraine, le culte de Saint-Gengoult s’est propagé dès le Xème siècle à partir de Varennes-sur-Amance, l’évêque de Toul en ayant obtenu des reliques[[51]](#footnote-51) ; il supplanta probablement celui de Saint-Eustache dans la dévotion des chasseurs entre le XVème siècle et la première moitié du XVIème siècle. La chasse au vol étant très à l’honneur dans cette province, Saint-Gengoult devint aussi naturellement le saint patron des fauconniers[[52]](#footnote-52). Le duc Raoul de Lorraine (1320 – 1346) qui, dans une quête d’idéal chevaleresque, avait inclut sans état d’âme Saint-Gengoult et Garin le Lorrain[[53]](#footnote-53) dans la généalogie de sa famille pour se doter d’une ascendance comparable à la prestigieuse dynastie des rois de France (qui comptait comme ancêtres Saint-Louis et Charlemagne[[54]](#footnote-54)), fit de Saint-Gengoult un lorrain d’adoption.

Vingt-cinq églises lorraines, réparties sur les quatre départements que compte cette région, sont sous la protection de Saint-Gengoult, parmi lesquelles la très belle collégiale de Toul dont les vitraux livrent au public quatorze représentations de la vie du saint sur la verrière centrale.

Le culte de Saint-Gengoult est retrouvé en Flandres, en Artois et dans le Boulonnais depuis la domination de la maison de Bourgogne dans ces contrées où il était invoqué par les maris trompés, les filles en mal de mari, les femmes en mal d’enfants[[55]](#footnote-55)et pour garantir une bonne union en ménage. L’eau de la fontaine de la chapelle Saint-Gengoult de Montreuil-sur-Mer était encore puisée au XVIIIème siècle pour guérir la fièvre, les affections de la peau et d’autres maladies[[56]](#footnote-56). Le culte de Saint-Gengoult fut également très populaire en Belgique, aux Pays-Bas, au Luxembourg, en Allemagne et en République Tchèque[[57]](#footnote-57). Aux Pays-Bas, il partage avec Saint-Bavon la protection de la ville de Haarlem.

Charles Aimond (1874 – 1968), prêtre et historien, pense que le culte de Saint-Gengoult fut transféré à Varennes-en-Argonne, dans la Meuse, à cause de la similitude du nom de cette commune avec celle de Varennes-sur-Amance et aussi parce qu’au début des années 1400, la seigneurie de Varennes-en-Argonne échut au cardinal Louis de Bar, qui était en même temps évêque de Langres. Une petite chapelle dédiée au saint fut érigée auprès d’une source nommée « La Merveilleuse » en raison des pouvoirs de guérison qu’on lui avait attribués[[58]](#footnote-58).

Les raisons de la vénération des chasseurs pour ce saint demeurent obscures car, s’il est reconnu que le saint s’adonnait à la chasse, aucune attestation dans sa légende ne fait référence à la pratique de la volerie, même s’il est difficile de concevoir la chasse de cette époque sans giboyer.

Comme pour Saint-Bavon, l’explication est sans doute à chercher dans la dévotion qu’avaient les fidèles pour l’iconographie (cf. supra). On note, en effet, que la statuaire représente systématiquement Saint-Gengoult avec un oiseau de chasse sur le poing et qu’un vitrail du XVIème siècle, de la collégiale de Toul dont il est le dédicataire, le représente en fauconnier chevauchant. Mais, comme nous l’avons déjà écrit, le faucon n’était souvent attribué, dans la symbolique médiévale, que pour témoigner de la noblesse du personnage. Deux sculptures équestres en pierre sont conservées au musée lorrain à Nancy. La plus grande date de la fin du XVème siècle ou du début du XVIème siècle, la seconde, de facture plus populaire, est du début du XVIème siècle, sans doute contemporaine du vitrail car le chapeau de Gengoult est identique dans ces deux œuvres.

Gengoult, alors gouverneur du Bassigny, est mort assassiné le 11 mai 760 et son corps est inhumé en son fief de Varennes-sur-Amance. Il est fêté le 11 mai selon le martyrologue romain. Il reste avant tout le patron des maris trompés et fut longtemps invoqué pour préserver l’union des ménages.

**Saint Baldéric**

On peut se demander pourquoi Saint-Baldéric[[59]](#footnote-59) reste aujourd’hui inconnu des chasseurs au vol français. En effet, le texte de la légende que nous rapportons est extrait d’un article qu’Hubert Hofer, membre de l’A.N.F.A., signa en 1961 dans l’annuaire de l’association nationale. Il nous parait incompréhensible que Baldéric, d’ascendance prestigieuse, fils de roi, arrière petit-fils de Clovis, ait été évincé par un batave dans l’esprit des chasseurs au vol français. Comment est-il possible que leur conscience n’ait pas été ébranlée à la lecture de cet article magnifique ?

Même s’il est difficile d’affirmer ses origines, il est admis que Baldéric soit le fils de Sigebert Ier et de Brunehaut[[60]](#footnote-60). Né possiblement en 568, il grandit à la cour d’Austrasie avec Bova, sa sœur jumelle selon la légende[[61]](#footnote-61), dans une époque violente où les royaumes hérités du domaine de Clovis étaient sous l’emprise des passions et de la barbarie. Ainé d’une fratrie de cinq[[62]](#footnote-62), il n’avait que 7 ans quand son oncle, Chilpéric Ier, assassina son père. En effet, la convoitise et la volonté de domination de Chilpéric Ier, la jalousie et l’ambition maladives de Frédégonde[[63]](#footnote-63), nourrissaient les intrigues et se soldaient par des meurtres[[64]](#footnote-64).

Il est tout à fait possible que les jumeaux aient alors décidé de fuir une cour mérovingienne pétrie d’anarchie et de violence, non pour se retirer dans les solitudes boisées de l’Argonne comme le disent les récits hagiographiques[[65]](#footnote-65), mais pour se réfugier à Reims, l’ancienne capitale du royaume où ils fondèrent le monastère féminin Saint-Pierre-le-Haut dont Bova, devenue depuis Sainte-Beuve, fut logiquement la première abbesse[[66]](#footnote-66). Si l’on apporte quelque crédit à la légende, ils avaient 18 ans lorsqu’ils s’enfuirent de la cour de Metz, ce qui daterait leur arrivée à Reims aux alentours de 586.

Baldéric resta quelque temps à Reims après l’achèvement du monastère, peut-être pour consoler sa sœur qu’il aimait tendrement et qui ne souffrait pas volontiers la séparation[[67]](#footnote-67), soit parce qu’il était devenu prêtre et moine au monastère Saint Nicaise. Il suscita des vocations parmi les jeunes filles du pays qui, entrées au monastère, étaient instruites selon la règle de Saint-Benoît.

Mais, le devoir accompli et le temps passant, Baldéric aspira bientôt à plus de solitude ; quittant Reims et abandonnant la vie cénobitique, il prit la direction de l’est, sans doute le baluchon sur l’épaule et le bâton à la main, pour chercher un endroit isolé dans la nature propre à la méditation[[68]](#footnote-68).

L’Argonne doit son nom au mot celte *Argoat* qui signifie *Le pays des bois*. Bien qu’habitée, comme en témoignent de nombreux vestiges gallo-romains, l’Argonne était alors sauvage, boisée de grandes étendues prolongeant l’immense forêt des Ardennes. Baldéric progressant péniblement dans cet environnement, usait fréquemment de la hache pour se frayer un chemin jusqu’à ce qu’il atteigne l’unique relief culminant à 338 mètres, au dessus du vaste plateau qui s’étend entre les vallées de l’Aire et de la Meuse. C’est alors qu’un faucon, tenant amont au dessus de lui, se posa en haut de cette colline trois jours consécutifs. Baldéric, percevant l’intervention divine dans le comportement de l’oiseau, décida de se fixer à cet endroit nommé depuis Montfaucon[[69]](#footnote-69). Il défricha sur le flanc oriental de la colline, à l’affleurement des argiles écrivent Jean-Paul et Jeanne-Marie Amat, près d’une source intarissable, pour construire un abri en bois et un modeste oratoire dédié à Saint-Pierre, conformément à son idéal érémitique. Le faucon serait revenu après trois jours pour marquer le lieu où bâtir l’autel[[70]](#footnote-70). 597 est la date dont témoignent les Bollandistes et que retient l’abbé Pognon pour l’arrivée du saint à Montfaucon. Baldéric avait 29 ans.

Très rapidement, ce solitaire aménagea les abords de sa cellule, abattant les arbres et débroussaillant pour agrandir son « domaine » d’un jardin clos. Il est facile d’imaginer sa vie quotidienne, *ora et labora*. Bien malgré lui, sa renommée dépassa bientôt les limites de son ermitage. Le harcèlement et les prières incessantes de disciples aspirant à l’idéal religieux vinrent à bout de ses dernières résistances et il finit par accepter de les instruire dans la règle de Saint-Benoît. Ils devinrent à leur tour des moines défricheurs infatigables. Nettoyant le sommet et les flancs de la colline, ils édifièrent une église dédiée à Saint-Germain-l’auxerrois, l’un des prélats les plus vénérés de l’église des Gaules au Vème siècle. Ainsi fut fondé par Saint-Baldéric le premier monastère d’Argonne vers 620.

Quelques maisons s’élevèrent bientôt à l’ombre de l’abbaye, ébauche du village qui allait devenir Montfaucon. A l’intention de ces nouveaux paroissiens dont le nombre ne cessait de croître, il fut décidé de la construction d’une autre église en l’honneur de Saint-Laurent dans laquelle Baldéric prépara son tombeau[[71]](#footnote-71).

Mais Bova avait besoin de lui. A sa demande insistante et à celle de « toutes les filles » du monastère de Reims, il décida de revenir en cette ville pour consolider l’édification et la consolation de ces saintes âmes. Retenu par les moniales alors qu’il projetait de les quitter pour revenir à Montfaucon, il tomba malade. Affaibli et accablé de douleurs, il mourut au monastère Saint-Pierre-le-Haut le 12 octobre 633, et non pas le 16 comme certains l’ont cru et comme le marque le calendrier de l’église de Reims[[72]](#footnote-72). Des miracles éclatants s’opérèrent autour de son corps avant qu’il soit inhumé dans l’église de Sainte-Marie, hors des remparts de la ville, située face au monastère Saint-Pierre-le-Haut. Quant à leur tour Bova puis Doda vinrent à mourir, leurs dépouilles furent placées à côté de la sépulture de Saint-Baldéric comme en témoigne la découverte, après l’incendie qui ravagea cette église, des corps de deux femmes que l’on a considérés comme étant ceux des abbesses, Sainte-Beuve et Sainte-Dode[[73]](#footnote-73).

L’abbaye de Montfaucon fut désertée à la fin de la dynastie mérovingienne en raison des troubles qui agitaient le royaume. Charlemagne ayant rétabli la paix et la sécurité, ce furent des clercs et non des moines qui décidèrent de s’installer dans les murs de l’ancien monastère. L’abbaye devint la collégiale Saint-Germain qui abrita jusqu’à vingt-huit chanoines réguliers. A la fin du VIIIème siècle, ce chapitre, considérant Baldéric *primus inter pares*, jugea qu’il devait reposer en son église et déroba son corps pour l’y ramener.

Pour la dépouille de Saint-Baldéric, c’était la première de bien d’autres pérégrinations. Déposée secondairement dans l’église Saint-Laurent, conformément à la volonté du saint, elle fut transférée à Verdun à la fin du IXème siècle durant l’invasion normande avant d’être à nouveau déplacée au début du Xème siècle à Wesseling[[74]](#footnote-74) pour échapper à l’invasion hongroise. Le corps fut rapatrié en 938 mais dispersé en reliques dont la plus grande partie rejoignit l’église de Saint-Laurent et dont le reste, placé sous chasse et reliquaires, reposa durant plusieurs siècles à Reims. L’église Saint-Laurent, brûlée par les suédois en 1636, rebâtie en 1779, accueillit solennellement le tombeau du saint le 3 octobre 1780. Mise en vente comme bien national pendant la révolution, elle fut détruite pierre par pierre et la statue de Saint-Baldéric qu’elle abritait irrémédiablement cassée.

La collégiale Saint-Germain, épargnée en raison de la qualité de son architecture, devint l’église paroissiale et accueillit à son tour le tombeau du saint derrière son maître-autel. A la fin du XIXème siècle, l’abbé Pognon écrit que son grand portail présentait des sculptures où l’on reconnaissait, malgré les mutilations, à gauche Saint-Baldéric dans l’attitude d’un ermite en prière, et à droite le faucon. Ces sculptures ornaient les colonnes supportant le tympan qui dominait la porte. Dans le chapiteau de gauche, au milieu du feuillage symbolisant la forêt primitive, émergeaient un faucon et un écureuil tandis que le chapiteau de droite n’était orné que de feuilles de chêne[[75]](#footnote-75).

Le 10 août 1885, jour de la fête de Saint-Laurent, l’abbé Pognon, curé-doyen de Montfaucon depuis 1883, fit ouvrir le tombeau : quelques fragments de crâne et d’os furent alors placés dans une nouvelle chasse de style gothique qui fut consacrée en 1886. Le culte de Saint-Baldéric était ainsi rétabli.

Durant la Grande Guerre, l’église et le village furent complètement détruits et la chasse disparut. Un nouveau village de Montfaucon fut construit au pied méridional de la butte ainsi qu’une nouvelle église Saint-Laurent, pastiche aux proportions des deux tiers de l’ancienne collégiale. La chasse du saint, retrouvée à Stenay, y fut placée dans une chapelle du transept nord. L’église actuelle possède deux vitraux sur lesquels figure Saint-Baldéric, en ermite sur le premier, en abbé sur le second. Des reliquaires contenant des fragments d’os sont conservés dans les églises de Gesnes, Épinonville et Septarges.

On peut visiter aujourd’hui les ruines de l’ancienne collégiale qui ont été conservées mais il ne reste rien du grand portail d’entrée ni des attestations iconographiques qui le décoraient.

Une sculpture du XIXème siècle peut être vue dans l’église d’Épinonville : elle représente Saint-Baldéric en moine défricheur, debout, appuyé sur une hache posée sur la souche d’un arbre. Il tient une bible dans sa main droite et serre une croix qu’il appuie sur sa poitrine de la main gauche. Un faucon est posé sur son épaule droite.



Saint-Baldéric d’Argonne

*(Église d’Épinonville)*

L’actuelle maison de retraite de Montfaucon, prit le nom de Maison de Retraite Saint-Baldéric le jour de son inauguration en juillet 1993.

En 1989, la chasse a été profanée et les reliques dérobées, qui n’ont à ce jour pas été retrouvées.[[76]](#footnote-76)

Saint-Baldéric est fêté le 16 octobre.



Blason de Montfaucon d’Argonne

« *De gueules à un faucon d’argent posé sur une montagne de même* »

**La légende de Saint-Baldéric[[77]](#footnote-77)**

A la mort de Clovis, Verdun et ses environs firent partie du royaume d’Austrasie qui, en 562, échut à Sigebert, mari de la trop célèbre Brunehaut[[78]](#footnote-78).

Parmi les enfants du roi, étaient une sœur et un frère jumeaux, Bova et Baldéric, qui, ayant été élevés ensemble et ne s’étant jamais quittés, contractèrent l’un pour l’autre une tendresse indicible. Aussi quelle ne fut pas l’émotion de Baldéric lorsque, parvenue à l’âge de vingt ans, Bova lui demanda comme suprême effort de son amour fraternel, qu’il la conduisit près de Reims dans un lieu de retraite où elle voulait se consacrer à Dieu.

Baldéric, le cœur déchiré, fit ce que lui demandait sa sœur. Mais lorsqu’ils se furent dit adieu, il tomba dans une profonde tristesse. A chaque instant du jour et de la nuit, ses yeux s’humectaient de larmes.

Il éprouvait dans sa douleur une sorte de consolation à revoir les lieux qu’il avait fréquentés autrefois avec Bova. Alors, il croyait apercevoir l’angélique figure de sa sœur. Mais cette ombre fugitive ne tardait pas à disparaître et il versait un torrent de larmes. Ces pleurs abondants le soulageaient.

Baldéric et sa sœur avaient plusieurs fois été à la Nova-Villa (aujourd’hui Neufvilliers). Ils y avaient chassé ensemble avec un faucon que Bova avait dressé elle-même et qu’elle aimait beaucoup.

Un jour, Baldéric veut parcourir de nouveau ces lieux solitaires. Il prend l’oiseau de sa sœur et se rend à la Nova-Villa.

Le lendemain, sans être suivi de personne, il se met en chasse du côté de la « Héronnière » (aujourd’hui Hardonnerie), endroit où il se souvient avoir vu avec Bova des hérons nicher sur de grands aulnes.

Il ne tarde pas à lancer son faucon sur un héron qu’il découvre au sommet d’un arbre. Le héron s’envole poursuivi par l’oiseau de proie. Baldéric les observe et il marche d’un pas rapide dans la direction qu’ils ont prise. Il traverse d’abord la petite rivière La Bouillante (aujourd’hui Buante), dont l’eau lipide forme en bouillonnant de jolies cascades. Il s’enfonce ensuite sous de grands arbres, dans une gorge profonde, le long du ruisseau de Beausorgue, dont bientôt il atteint la source. Là, il se souvient d'avoir pêché des truites en compagnie de sa sœur bien aimée et, en contemplant deux hêtres qui couvrent le bassin limpide de la fontaine ayant marié leurs troncs à peu de hauteur, il s'écrie en soupirant : "Heureux arbres qui ne vous quittez jamais !"

Baldéric aperçoit dans les airs les deux oiseaux et continue à les suivre. Sa marche se prolonge longtemps dans la forêt.

Enfin arrivé près d'une montagne qui domine tout le pays, Balderic voit le faucon s’attacher de ses serres puissantes au dos du héron, puis descendre à terre avec la rapidité d'une pierre qui tombe. Aussitôt il gravit les escarpements de lamontagne et, parvenu au sommet, il trouve le faucon en train de plumer le héron qui palpitait encore.

De ce point l'œil dominait tout le massif boisé que l'on appelait "Pagus Dolmensis" à cause des nombreux dolmens que les druides y avaient érigés. (Plus tard, et par corruption, pays Dolmois puis Dormois). Au couchant, la vue s'étendait sur toute la chaîne de l'Argonne. Au levant, à peu de distance, on apercevait la Meuse serpentant dans une vaste et verte prairie.

A ce spectacle magnifique, la pensée de Baldéric s'élève vers le ciel. Il adore de tout son cœur le souverain Maître et il éprouve alors un sentiment de paix qu’il n’avait pas encore ressenti.

Le cœur plus calme il reprend le chemin de la Nova-Villa.

Le lendemain matin, il se remet en chasse avec son faucon qui le conduit à cette même montagne en poursuivant un ramier.

Une troisième fois, Baldéric se retrouve encore au même lieu, amené de la même manière par l’oiseau chéri de sa sœur.

Cette coïncidence devient à ses yeux un trait de lumière. Dieu l’appelle à lui dans ces solitudes ; et sa sœur, par l’intermédiaire de son faucon, n’est pas étrangère à l’indication divine.

Le fils de Sigebert obéit. Ce lieu sera désormais sa demeure. Seul et caché, sans jamais plus retourner au palais de son père, ni à la Nova-Villa dont les habitants lui auraient fait d’importunes visites, il s’y appliquera exclusivement à servir Dieu. Près du sommet de la montagne, qui s’appellera désormais montagne du faucon (Montfaucon), il découvre une fontaine et, à quelques pas de la fontaine, une fente dans un rocher. C’est là qu’il s’établit, vivant d’herbes, de racines, de champignons et de fruits sauvages. Venait-il à manquer d’aliments, le fidèle faucon, qui ne le quittait pas, lui rapportait bientôt une proie avec laquelle il apaisait sa faim.

Notre solitaire défricha un carré de forêt et y sema des graines. Tout prospéra. Désormais une subsistance régulière lui fut assurée. Le faucon restait près de lui comme une vigilante sentinelle. Plus d’une fois, en sifflant et en hérissant son plumage, il l’avertit de l’approche d’un loup ou d’un ours.

Du reste, les animaux sauvages ne fuyaient pas Baldéric. Souvent des oiseaux se perchaient sur son épaule ou sur sa tête. Souvent des chevreuils ou des cerfs venaient prendre la part de farine pétrie et cuite que sa main amie leur offrait. Un jour même il vit s’approcher de lui pour le lécher des bœufs de l’espèce domestique qui vivaient à l’état sauvage sur la montagne ; bœufs originaires des anciens troupeaux qui avaient peuplé autrefois les étables du pays avant la dévastation de ces contrées par Attila.

Quelque temps après avoir découvert, sur une colline voisine, une communauté de trois prêtres vivant dans un sanctuaire, la sainteté de Baldéric se manifesta d’une manière éclatante devant des personnes en admiration.

(…)

Plusieurs de ces personnes, entre autres un des prêtres du sanctuaire, demandèrent à Baldéric de pouvoir le suivre dans sa solitude et de partager sa vie sainte. Baldéric résista d’abord, puis il consentit ; c’est ainsi qu’une communauté religieuse fut fondée sur la montagne du faucon. Montfaucon était né.

**Coïncidences historiques**

Parmi les disciples de Saint-Baldéric, il faut citer Saint-Wandrille, issu d’une famille noble d’Austrasie et cousin germain de Pépin de Herstal qui était probablement lui-même beau-frère de Saint-Hubert. Il est intéressant d’imaginer que Baldéric connut sans doute Pépin de Landen, grand-père du précédent, lorsqu’il était maire du palais d’Austrasie. Saint-Hubert, né vingt-deux ans après le décès de Saint-Baldéric, ne peut évidemment l’avoir rencontré mais il est troublant de noter la proximité quasi familiale de ces deux saints par le truchement de Saint-Wandrille.

Cette parenté historique et géographique doit être perçue par les chasseurs au vol et les veneurs d’aujourd’hui comme un symbole de fraternité spirituelle.

1. Prologue à la loi salique rédigée dans les dernières années du règne de Clovis et formalisée au VIIIème siècle. L'Histoire rapporte que c'est à l'occasion de son baptême le 25 Décembre 496, peu après la victoire de Clovis à Tolbiac contre les Alamans, que saint Rémi aurait prononcé le célèbre: « Courbe-toi,fier  
   Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré ! » [↑](#footnote-ref-1)
2. Saint Hubert est également le patron des forestiers. [↑](#footnote-ref-2)
3. Ch. ANTOINE de CHAMERLAT, « Saint-Bavon, patron des fauconniers ? », dans Chasse au Vol, numéro spécial, 1961, p. 47 – 52. [↑](#footnote-ref-3)
4. A. PAIRAULT,Nouveau dictionnaire des chasses, Paris, 1885. [↑](#footnote-ref-4)
5. F. HÉDIC, Saint-Hubert, Ed. Maison de la Bonne Presse, Paris, 1952, p. 7. Cependant, la tradition n’est pas uniforme sur les origines de sa mère. [↑](#footnote-ref-5)
6. P. de FOUGEROLLES, « Saint Hubert, patron des chasseurs », dans Maurice Denis, La Légende de saint Hubert, Éd. Somogy, Paris, 1999, p. 40. [↑](#footnote-ref-6)
7. A la mort de Clotaire III, Ebroïn, maire du palais de Neustrie, avait placé sur le trône Thierry III, simple d’esprit, pour donner libre cours à son ambition démesurée. Parmi ses nombreux crimes, il fit tuer Saint-Ferjus, évêque de Grenoble puis Saint-Léger, évêque d’Autun qui avait coalisé les évêques contre lui, après lui avoir fait crever les yeux. Opposé à Pépin de Herstal, maire du palais d’Austrasie, il le battit en 680 à Leucofao avant de mourir en 683 des mains du franc Ermenfred qu’il avait dépouillé de ses biens (P.-L. DUCHARTRE, Dictionnaire de la Chasse, Éd. Du Chêne, Paris, 1973, p. 298 et J. BOUDET, Chronologie universelle, Éd. Bordas, Paris, 1983). [↑](#footnote-ref-7)
8. P. de FOUGEROLLES, « Saint Hubert, patron des chasseurs », dans Maurice Denis, La Légende de saint Hubert, Éd. Somogy, Paris, 1999, p. 39. Lire également la note 8. [↑](#footnote-ref-8)
9. De la photocopie de l’ouvrage non identifié cité dans l’introduction. [↑](#footnote-ref-9)
10. La réalité historique malmène la vraisemblance d’une Floribane dont le nom, sans doute construit sur celui du fils supposé d’Hubert, Floribert, apparaît sept cents ans après la date où elle aurait vécue et que la légende a fait fille d’un comte de Louvain deux siècles avant qu’un comte de Louvain apparut dans l’histoire. En fait Floribert, qui succéda à Hubert comme évêque de Liège, n’était sans doute que son disciple (Henri Gaidoz, 1887). [↑](#footnote-ref-10)
11. F. HÉDIC, Saint-Hubert, Ed. Maison de la Bonne Presse, Paris, 1952, p. 8. Floribert succédera à son père comme évêque de Liège. [↑](#footnote-ref-11)
12. Ce passage est extrait de la photocopie de l’ouvrage non identifié cité dans l’introduction. [↑](#footnote-ref-12)
13. Ch. DIGUET, La Vision de Saint-Hubert, Éd. Vve Pairault et fils, Paris, 1884. [↑](#footnote-ref-13)
14. H. GAIDOZ, La rage et St Hubert, Ed. A Picard, Paris, 1887. [↑](#footnote-ref-14)
15. De la photocopie de l’ouvrage non identifié cité dans l’introduction. [↑](#footnote-ref-15)
16. P. de FOUGEROLLES, « Saint Hubert, patron des chasseurs », dans Maurice Denis, La Légende de saint Hubert, Éd. Somogy, Paris, 1999, p. 39. [↑](#footnote-ref-16)
17. F. HÉDIC, Saint-Hubert, Ed. Maison de la Bonne Presse, Paris, 1952, p. 18 – 19. [↑](#footnote-ref-17)
18. H. GAIDOZ, La rage et St Hubert, Ed. A Picard, Paris, 1887. [↑](#footnote-ref-18)
19. P. de FOUGEROLLES, « Saint Hubert, patron des chasseurs », dans Maurice Denis, La Légende de saint Hubert, Éd. Somogy, Paris, 1999, p. 39, 40. [↑](#footnote-ref-19)
20. A. LE VERRIER de LA CONTERIE, L’école de la chasse aux chiens courants, réimpression de l’édition de 1778, Éd. Pymalion / Gérard Watelet, Paris, 1986, p.VIII. [↑](#footnote-ref-20)
21. Ce passage est extrait de la photocopie de l’ouvrage non identifié cité dans l’introduction. [↑](#footnote-ref-21)
22. J. de VORAGINE, La Légende Dorée, (écrit entre 1261 et 1266), traduction de Théodore de Wyzewa, Éd. Le Livre de Poche, Paris, 2004, p. 596. [↑](#footnote-ref-22)
23. P. de FOUGEROLLES, « Saint Hubert, patron des chasseurs », dans Maurice Denis, La Légende de saint Hubert, Éd. Somogy, Paris, 1999, p. 39. [↑](#footnote-ref-23)
24. L. CHARBONNEAU-LASSAY, Le bestiaire du Christ, Éd. Albin Michel, Paris, 2006, p. 249. [↑](#footnote-ref-24)
25. H. GAIDOZ, La rage et St Hubert, Ed. A Picard, Paris, 1887. [↑](#footnote-ref-25)
26. I. A. R. de SMET, La fauconnerie à la renaissance Le hieracosophion (1582-1584) de Jacques Auguste de Thou, Éd. Librairie Droz, Genève, 2013, p. 54. [↑](#footnote-ref-26)
27. P. de FOUGEROLLES, « Saint Hubert, patron des chasseurs », dans Maurice Denis, La Légende de saint Hubert, Éd. Somogy, Paris, 1999, p. 42. [↑](#footnote-ref-27)
28. P. de FOUGEROLLES, « Saint Hubert, patron des chasseurs », dans Maurice Denis, La Légende de saint Hubert, Éd. Somogy, Paris, 1999, p. 41. [↑](#footnote-ref-28)
29. G. DECLERCQ, La *Vita prima Bavonis* et le culte de Saint Bavon à l’époque carolingienne, Turnhout Brepols Publishers, 2005, p. 595. [↑](#footnote-ref-29)
30. Id., p. 603-604. Il n’est pas exclu que ce soit Éginhard lui-même qui l’ait écrite. [↑](#footnote-ref-30)
31. Allowinus signifie Cher à tous. [↑](#footnote-ref-31)
32. Selon les auteurs on trouve Adilio, Adilion, Odilon. [↑](#footnote-ref-32)
33. Pour A. E. H. SWAEN, Adelthrudis serait le nom de la mère d’Allowinus et Agilulphus celui de son père (SWAEN, A. E. H., De Valk in de Iconographie, Maastricht, 1926, p. 6). [↑](#footnote-ref-33)
34. Turnhout est à 43 kms de Gand. [↑](#footnote-ref-34)
35. Il s’agit de Gertrude de Nivelles, née à Landen vers 626 et décédée à Nivelles le 17 mars 659. [↑](#footnote-ref-35)
36. E. de MOREAU, S.J., Histoire de l’Église en Belgique, T. 1, Bruxelles, 1940, p. 177-178. Ce passage est extrait d’un article de Christian ANTOINE de CHAMERLAT : Saint Bavon, patron des fauconniers ?, dans Chasse au vol, 1961, p. 49-50. [↑](#footnote-ref-36)
37. A.-M. HELVÉTIUS, Les modèles de sainteté dans les monastères de l’espace belge du VIIIème au Xème siècle, dans Revue Bénédictine, 103, 1993, p. 62. [↑](#footnote-ref-37)
38. G. DECLERCQ, La *Vita prima Bavonis* et le culte de Saint Bavon à l’époque carolingienne, Turnhout Brepols Publishers, 2005, p. 598. [↑](#footnote-ref-38)
39. A. E. H., SWAEN, De Valk in de Iconographie, Maastricht, 1926, p. 7-8. [↑](#footnote-ref-39)
40. G. DECLERCQ, La *Vita prima Bavonis* et le culte de Saint Bavon à l’époque carolingienne, Turnhout Brepols Publishers, 2005, p. 596. [↑](#footnote-ref-40)
41. R. S. OGGINS, The Kings and Their Hawks, Falconry in Medieval England, Yale University Press, New Haven and London, 2004, p. 133. [↑](#footnote-ref-41)
42. Ch. ANTOINE de CHAMERLAT, Saint Bavon, patron des fauconniers ?, dans Chasse au vol, 1961, p. 52. [↑](#footnote-ref-42)
43. G. DECLERCQ, La *Vita prima Bavonis* et le culte de Saint Bavon à l’époque carolingienne, Turnhout Brepols Publishers, 2005, p. 607-624. [↑](#footnote-ref-43)
44. R. VAN DE WIELLE, La cathédrale Saint-Bavon – Gand, Sint-Baafskapittel, Gand, 1994, p. 30. [↑](#footnote-ref-44)
45. Id., p. 14. [↑](#footnote-ref-45)
46. Ce résumé de la vie de Saint Gengoult est directement inspiré, mot pour mot parfois, d’une *Note sur la vie de Saint Gengoul, saint patron de Moissey* de Joseph Pierre OUTTERS adaptée d’après Jean Philippe ROYER,  La vie de Saint Gengoul, paru en mai 2004 dans les ANNALES DE BOURGOGNE (Tome 75, fascicule 3 – 2003, p. 351 – 373) [↑](#footnote-ref-46)
47. Un chef-lieu de canton de l’arrondissement de Macon porte le nom de Saint-Gengoult-le-Royal. Il faut aussi citer la commune de Saint-Gengoux-de-Scissé en Saône-et-Loire et l’ancienne paroisse de Saint- Guengoux annexée par Larochemillay dans la Nièvre. [↑](#footnote-ref-47)
48. D’après Michel GODARD, cette source était située à Perthes-les-Hurlus, en Champagne. Cette ancienne commune de la Marne fut entièrement détruite au début de la première guerre mondiale et son territoire rattaché en 1950 à la commune voisine de Souain qui prit alors le nom de Souain-Perthes-les-Hurlus (M. GODARD, Saint Gengoult, martyr et patron des maris trompés, dans Horizons d’Argonne n° 90, juin 2013, p. 49.) [↑](#footnote-ref-48)
49. J.-P. OUTTERS, *Note sur la vie de Saint Gengoul, saint patron de Moissey* (cf. note 29). [↑](#footnote-ref-49)
50. J. E. MERCERON, Dictionnaire des saints imaginaires et facétieux, Éd. du Seuil, Paris, 2002, p. 1043. [↑](#footnote-ref-50)
51. M. AUCLAIR, Le preux et le saint. Garin le Lorrain et saint Gengoult, ancêtres des ducs de Lorraine, dans ROMANIA, 117, 1999, p. 253, note 29. [↑](#footnote-ref-51)
52. Saint Gengoult est, comme Saint Gand, également vénéré par les gantiers, soit en raison de la première syllabe de son nom (une variante de son nom est Gangoul), soit en référence au châtiment de sa femme dont la peau de la main s’en détacha comme un gant lors de l’épreuve de la fontaine. Secondairement les artisans du cuir, cordonniers, tanneurs, bourreliers, se placèrent aussi sous la protection de Saint Gengoult. Plus amusant est l’élection de ce saint par les golfeurs en raison d’une variante récente de son nom : Gengolf (ou Gangolf) d’Avallon. [↑](#footnote-ref-52)
53. Mathias AUCLAIR fait un rapprochement entre le proche destin de ces deux hommes qui « tous deux ont combattu avec courage aux côtés de Pépin le Bref et ont été traitreusement assassinés » (réf. Note 34, p. 253). [↑](#footnote-ref-53)
54. M. AUCLAIR, Le preux et le saint. Garin le Lorrain et saint Gengoult, ancêtres des ducs de Lorraine, dans ROMANIA, 117, 1999, p. 253 – 254. [↑](#footnote-ref-54)
55. J. E. MERCERON, Dictionnaire des saints imaginaires et facétieux, Éd. du Seuil, Paris, 2002, p. 1043. [↑](#footnote-ref-55)
56. A. BRAQUEHAY, Le culte de Saint-Gengoult à Montreuil-sur-Mer, Typ. Delattre-Lenoël, Amiens, 1884, p. 9, 17, 20. [↑](#footnote-ref-56)
57. M. GODARD, Saint Gengoult, martyr et patron des maris trompés, dans Horizons d’Argonne n° 90, juin 2013, p. 49. [↑](#footnote-ref-57)
58. Id., p. 51-52. [↑](#footnote-ref-58)
59. Baldéric est un prénom d’origine germanique, étymologiquement composé d’un substantif *bald* et d’un adjectif *rik*, signifiant *le chef audacieux*, *le chef puissant*. Baudry et Baudrille en sont des versions romanisées. [↑](#footnote-ref-59)
60. R.P. Dominique de JÉSUS (Religieux Carme Déchaussé), La Monarchie sainte historique, chronologique et généalogique de France, ou les vies des saints et bien-heureux qui sont sortis de la seconde tyge royale de France, traduites et enrichies par le R.P. Modeste de S. AMABLE, religieux du même ordre, T. 1, Éd. Nicolas Jacquard, Clermont-Ferrand, 1670, p. 275 ; M. GAILLARD, Les monastères féminins de Reims pendant le Haut Moyen-Âge : histoire et historiographie, dans Revue belge de philologie et d’histoire, T. 71, fasc. 4, 1993, p. 825. [↑](#footnote-ref-60)
61. On ne connait pas les dates de la naissance et de la mort de Sainte-Beuve. Le R.P. Dominique de Jésus, prenant certainement ses sources chez Flodoard, écrit qu’elle était abbesse d’un monastère de Reims quand Saint-Nivard en fut évêque (655 – 669). [↑](#footnote-ref-61)
62. Les enfants de Sigebert Ier et de Brunehaut seraient : Baldéric (osb) d’Austrasie (568 - 633), Bova d’Austrasie (✝ après 633), Childebert II d’Austrasie (565 – 605), Chlodoswintha d’Austrasie (569 - ?) et Ingunda d’Austrasie (✝ 585). [↑](#footnote-ref-62)
63. Frédégonde, devenue concubine de Chilpéric Ier, fit répudier Audovère vers 565 avant de la faire assassiner en 580. Atteinte de folie meurtrière, elle fit étrangler Galswinthe en 568, sœur aînée de Brunehaut, princesse wisigothe que Chilpéric avait prise comme seconde femme pour se hisser à la hauteur de la noblesse d’alliance de son frère Sigebert, puis assassiner Sigebert Ier, père de Baldéric et de Bova, par Chilpéric en 575. C’est elle qui fit poignarder Saint-Prétextat, évêque de Rouen, alors qu’il célébrait la messe. Quoi qu’ayant réussi à devenir l’épouse de Chilpéric, elle n’hésita pas à faire assassiner les deux fils qu’il eut d’Audovère, Clovis puis Mérovée, ce dernier, filleul de Prétextat, étant devenu après la mort de Sigebert Ier le mari de Brunehaut. [↑](#footnote-ref-63)
64. Clovis meurt en 511 et son domaine, qu’il avait réussi à étendre de la Manche aux Pyrénées et du Rhin à l’Atlantique, fut partagé, selon la coutume franque, en quatre royaumes. En 561, Clotaire Ier, qui avait récupéré l’ensemble des royaumes depuis la mort de ses frères, décéda à son tour. Ses quatre fils se partagèrent à nouveau le royaume mérovingien qui n’est resté unifié que trois ans. Caribert, devenu Caribert Ier en tant qu’aîné, hérita du royaume de Paris, Chilpéric de la Neustrie dont la capitale était Soissons, Gontran du royaume de Bourgogne rattaché à Orléans et Sigebert de l’Austrasie dont la capitale était Reims qu’il déplaça secondairement à Metz. Caribert mourut en 567 sans héritier ; son domaine fut partagé entre ses frères survivants, en particulier Sigebert reçut Paris, et Chilpéric, qui devint Chilpéric Ier, Rouen. Ce dernier fit assassiner son frère Sigebert en 575 sous l’influence de sa concubine Frédégonde. Brunehaut, que Sigebert avait épousé en 566, règna alors sur l’Austrasie durant la minorité de son fils Childéric II. [↑](#footnote-ref-64)
65. J.-P. AMAT et J.-M. AMAT-ROZE, Saint Baldéric, dans Horizons d’Argonne, n° 90, juin 2013, p. 41. [↑](#footnote-ref-65)
66. L’abbaye Saint-Pierre-le- Haut, devenue abbaye Saint-Pierre- les-Dames, fut construite sur les remparts de la ville, au niveau de la porte Bazée, ce qui a fait écrire à certains auteurs qu’elle se situait hors les murs de Reims. La deuxième abbesse fut Doda, Sainte-Dode, la nièce de Sainte-Beuve et de Saint-Baldéric. [↑](#footnote-ref-66)
67. R.P. Dominique de JÉSUS (Religieux Carme Déchaussé), La Monarchie sainte historique, chronologique et généalogique de France, ou les vies des saints et bien-heureux qui sont sortis de la seconde tyge royale de France, traduites et enrichies par le R.P. Modeste de S. AMABLE, religieux du même ordre, T. 1, Éd. Nicolas Jacquard, Clermont-Ferrand, 1670, p. 277. [↑](#footnote-ref-67)
68. Le site web de la paroisse Saint-Baldéric du diocèse de Verdun précise que ce serait l’évêque Romulfe (évêque de Reims de 590 à av. 613) qui envoya Baldéric fonder un nouveau monastère dans l’Argonne, région forestière propice au silence et à la prière, et que sa nouvelle communauté fut appelée « moines défricheurs » car ils défrichèrent la forêt pour y habiter et aider les villageois à s’implanter. Cette hypothèse va à l’encontre de la typologie des saints lorrains proposée par Marie-Hélène COLLIN en 2010 qui a isolé en Lorraine un groupe de trois saints ermites et solitaires, parmi lesquels Saint Baudry, solitaire à Montfaucon. [↑](#footnote-ref-68)
69. L’intervention du faucon qui servit de guide à Baldéric est attestée dans l’*Historia Remensis Ecclesiae* rédigée au milieu du Xème siècle par le chanoine de Reims, Flodoard. [↑](#footnote-ref-69)
70. R.P. Dominique de JÉSUS (Religieux Carme Déchaussé), La Monarchie sainte historique, chronologique et généalogique de France, ou les vies des saints et bien-heureux qui sont sortis de la seconde tyge royale de France, traduites et enrichies par le R.P. Modeste de S. AMABLE, religieux du même ordre, T. 1, Éd. Nicolas Jacquard, Clermont-Ferrand, 1670, p. 277. [↑](#footnote-ref-70)
71. Abbé POGNON, curé - doyen de Montfaucon, Saint Baldéric, fondateur de Montfaucon d’Argonne, dans La Semaine Religieuse de Verdun, réédition de l’œuvre originale imprimée en 1870, Ed. Christian LACOUR-OLLÉ, Nîmes, 2006, p. 6-7 ; P. AMAT et J.-M. AMAT-ROZE, Saint Baldéric, dans Horizons d’Argonne, n° 90, juin 2013, p. 42. [↑](#footnote-ref-71)
72. R.P. Dominique de JÉSUS (Religieux Carme Déchaussé), La Monarchie sainte historique, chronologique et généalogique de France, ou les vies des saints et bien-heureux qui sont sortis de la seconde tyge royale de France, traduites et enrichies par le R.P. Modeste de S. AMABLE, religieux du même ordre, T. 1, Éd. Nicolas Jacquard, Clermont-Ferrand, 1670, p. 279 – 282. [↑](#footnote-ref-72)
73. Abbé POGNON, curé - doyen de Montfaucon, Saint Baldéric, fondateur de Montfaucon d’Argonne, dans La Semaine Religieuse de Verdun, réédition de l’œuvre originale imprimée en 1870, Ed. Christian LACOUR-OLLÉ, Nîmes, 2006, p. 11 ; M. GAILLARD, Les monastères féminins de Reims pendant le Haut Moyen-Âge : histoire et historiographie, dans Revue belge de philologie et d’histoire, T. 71, fasc. 4, 1993, p. 829. [↑](#footnote-ref-73)
74. Wesseling est une ville allemande de Rhénanie- du- Nord-Westphalie, du district de Cologne, située sur le Rhin, qui abrite aujourd’hui encore une église dédiée à Saint-Baldéric. [↑](#footnote-ref-74)
75. Abbé POGNON, curé - doyen de Montfaucon, Saint Baldéric, fondateur de Montfaucon d’Argonne, dans La Semaine Religieuse de Verdun, réédition de l’œuvre originale imprimée en 1870, Ed. Christian LACOUR-OLLÉ, Nîmes, 2006, p. 5. [↑](#footnote-ref-75)
76. P. AMAT et J.-M. AMAT-ROZE, Saint Baldéric, dans Horizons d’Argonne, n° 90, juin 2013, p. 42-47. L’ensemble de ce sous-chapitre traitant du devenir du corps et des reliques de Saint-Baldéric reprend, souvent mot pour mot, cet article de référence. [↑](#footnote-ref-76)
77. H. HOFER, Un village lorrain : Montfaucon, dans Chasse au Vol 1961, Numéro spécial, 1961, p. 43 – 47. [↑](#footnote-ref-77)
78. Que veut signifier Hubert HOFER par « la trop célèbre Brunehaut » ? Il est possible qu’il confonde son histoire avec celle de la vraiment trop célèbre Frédégonde (cf. note 60). Brunehilde, nommée Brunehaut à partir du XIIIème siècle par les historiens francophones, a injustement laissé dans l’Histoire l’image d’un personnage intrigant et belliqueux alors qu’il faut en garder le souvenir d’une femme belle, charmante, cultivée, ayant influencé Sigebert puis gouverné l’Austrasie avec sagesse et une haute idée de ses devoirs de reine. Son martyre témoigne aujourd’hui encore de la victoire apparente de la barbarie sur la civilisation. [↑](#footnote-ref-78)